

38 LETTRES DU PAPE
de sorti du néant; car enfin notre
pensée qui n'existoit pas, éclot
tout-à-coup, & nous fait sentir
que la Création, comme le pré-
tendent certains Philosophes mo-
dernes, n'est réellement pas une
chose impossible. Je vous laisse
avec vous-même; vous y êtes beau-
coup mieux qu'avec moi. Adieu.

A Rome, ce 22 Août 1756.

LETTRE LXXXIX.

*Au R. P.***, nommé Confesseur
du Duc de***.*

QUELLE charge! quel fardeau!
mon très-cher ami. Est-ce pour
votre perte, est-ce pour votre
falut que la Providence vous a
pourvu d'un si redoutable emploi?

CLÉMENT XIV. 39

Cette idée doit vous faire trem-
bler.

Vous me demandez ce qu'il faut
faire pour le remplir? Etre un
Ange.

Tout est écueil, & tout est piège
pour le Confesseur d'un Souve-
rain, s'il n'a de la patience pour
attendre les momens de Dieu, de
la douceur pour compatir aux im-
perfections, de la fermeté pour
contenir les passions. Il doit être
plus qu'aucun autre rempli des
dons de l'Esprit-Saint, afin de ré-
pandre tantôt la crainte, tantôt
l'espérance, & toujours la lu-
mière. Il lui faut un zèle à toute
épreuve, & un esprit de justice
qui lui fasse balancer les intérêts
du peuple & du Souverain dont
il a la conduite.

Il doit d'abord s'appliquer à connoître si le Prince qu'il dirige, est instruit des devoirs de la Religion, & de ses obligations envers ses sujets ; car, hélas ! il n'est que trop ordinaire qu'un Prince sorte des mains de ceux qui l'ont formé, sans avoir d'autre science que des connoissances tout-à-fait superficielles. Alors il doit obliger son Pénitent à s'instruire, & à puiser dans les véritable sources, non en se chargeant la mémoire de plusieurs lectures, mais en étudiant par principes ce que la Religion & la Politique exigent d'un homme qui gouverne.

Il y a des ouvrages excellens sur cette matiere, & vous ne devez pas l'ignorer. J'en connois un qui fut fait pour Victor-Amédée, &

qui n'a d'autre défaut que d'être trop diffus, & trop exigeant.

Quand le Duc sera solidement instruit, car il ne faut pas l'endormir avec des pratiques minutieuses, vous lui recommanderez de chercher continuellement la vérité, & de l'aimer sans réserve. La vérité doit être la bouffole des Souverains. C'est le moyen de faire tomber tous les délateurs & tous les Courtisans, eux qui ne se soutiennent dans les Cours que par la fourberie & par l'adulation, & qui, mille fois plus dangereux que tous les fléaux, perdent les Princes pour ce monde & pour l'autre.

Vous insisterez sans relâche sur l'indispensable nécessité de faire rendre à la Religion le respect qui lui est dû, non en inspirant un



esprit de persécution, mais en recommandant un courage évangélique, qui épargne les personnes, & qui arrête les scandales. Vous répéterez souvent que la vie d'un Souverain, comme sa couronne, ne tient à rien, s'il permet des plaisanteries sur le culte qu'on rend à Dieu, & s'il n'arrête pas les progrès de l'irréligion.

Vous aurez soin par votre fermeté, par vos représentations, par vos prières, & même par vos larmes, que le Prince que vous avez à conduire, se distingue par de bonnes mœurs, & qu'il les fasse fleurir dans ses Etats, comme la tranquillité des citoyens, & le bonheur des familles, qui sont le véritable germe de la population.

Vous lui représenterez souvent que ses Sujets sont ses enfans; qu'il se doit à eux la nuit comme le jour, enfin à tout moment, pour les consoler & pour les secourir; qu'il ne peut mettre des impôts qu'à proportion de leurs biens & de leur industrie, afin de ne pas les jeter dans l'indigence ou dans le désespoir, & qu'il leur doit une prompte justice.

Si vous ne l'engagez pas à voir tout par lui-même, vous ne remplirez votre ministère qu'à demi. On ne rend le peuple heureux, qu'en entrant dans les détails; & il n'y a pas moyen de les connoître si l'on ne descend jusqu'à lui.

Que ce peuple, si méprisé des Grands qui ne pensent pas que dans un Etat tout est peuple,

44 LETTRES DU PAPE
excepté le Souverain, vous soit
toujours présent comme une por-
tion sacrée dont le Prince doit
sans cesse s'occuper; portion, qui
fait l'appui du Trône, & qu'il
faut ménager comme la prunelle
de l'œil.

Faites sentir à votre illustre
dirigé, que la vie d'un Souverain
est une vie de travail; que les
récréations ne lui sont permises
comme à tous les hommes, qu'à
titre de délassement; & apprenez-
lui qu'il doit interrompre ses lec-
tures chrétiennes, ses prières mê-
mes, s'il s'agit de venir au se-
cours de l'Etat.

Vous lui parlerez du compte
terrible qu'il rendra à Dieu de son
administration, & non pas tant du
jugement que l'Histoire prononce

CLÉMENT XIV. 45
sur les mauvais Princes après leur
mort. Ce n'est pas un motif assez
chrétien pour fixer sur cet objet
les yeux d'un Prince religieux;
car l'Histoire n'est que le cri des
hommes, & elle périra avec eux;
au lieu que Dieu, toujours vivant,
toujours vengeur des crimes, est
ce qui doit régler la conduite d'un
Souverain. Il importe peu à la
plupart des personnes, si l'on parle
d'elles en bien ou en mal, après
leur mort; mais la vue d'un Juge
inflexible, éternel, fait la plus
terrible impression sur l'esprit.

Vous ne donnerez point de ces
pénitences vagues, qui ne confis-
tent que dans de simples prières;
mais vous appliquerez un remède
propre à guérir les plaies qu'on
vous montrera; & sur-tout vous

tâchez de découvrir quel est le défaut dominant. Sans cela on confesseroit tout un siècle un pé-nitent qu'on ne le connoîtroit pas. C'est toujours à la source du mal qu'il faut aller, si l'on veut en arrêter le cours.

Vous aurez grand soin de vous renfermer dans les bornes de votre ministere, & de ne vous mêler, je ne dis pas d'aucune intrigue, mais d'aucune affaire de Cour. C'est une chose indigne de voir un Religieux qui ne doit paroître que pour représenter Jesus-Christ, déshonorer cette auguste fonction par un sordide intérêt & par une horrible ambition.

Tout votre desir, toutes vos vues ne doivent avoir pour objet que le salut du Prince qui vous

donne sa confiance. Etonnez-le par une vertu à toute épreuve, & toujours également soutenue. Si un Confesseur ne se rend pas respectable, & sur-tout à la Cour où l'on ne cherche que des prétextes pour n'être pas Chrétien, il autorise les vices, & il se met dans le cas d'être méprisé.

Inculquez bien dans l'esprit du Prince, qu'il répond devant Dieu de toutes les places qu'il donne, & de tout le mal qui s'y commet, s'il n'a pas bien choisi ceux qui doivent les remplir. Représentez-lui sur-tout le danger de nommer aux dignités ecclésiastiques des ignorans ou des vicieux, & de nourrir leur mollesse & leur cupidité, en leur donnant plusieurs bénéfices. Persuadez-lui de chercher le mé-

rite & de récompenser ceux qui écrivent pour l'utilité publique & pour la Religion. Apprenez-lui à soutenir sa dignité, non par le faste, mais par une magnificence proportionnée à l'étendue de ses Etats, de ses forces, de ses revenus; & à descendre en même temps de son rang, pour s'humaniser avec son peuple, & pour s'appliquer à son bonheur.

Remettez-lui souvent ses devoirs devant les yeux, non d'un ton sévère, non avec importunité, mais avec cette charité qui étant l'effusion de l'Esprit-Saint, ne parle jamais qu'avec prudence, fait à propos les momens, & en profite. Quand un Prince est convaincu de la science & de la piété d'un Confesseur, il l'écoute avec docilité,

docilité, à moins qu'il n'ait le cœur corrompû.

Si l'on ne s'accuse pas des fautes essentielles qui se commettent dans l'administration, vous en parlerez en général, & vous en viendrez insensiblement au point de faire avouer ce qu'il vous importe de connoître. Vous insisterez souvent sur la nécessité d'écouter tout le monde, & de faire rendre une prompte justice. Si vous ne vous sentez pas disposé à suivre ce plan, retirez-vous; car ce sont-là des préceptes qu'on ne peut transgresser, sans se rendre très-coupable devant les hommes & devant Dieu.

La fonction d'un Directeur ordinaire n'attire pas l'attention du public; mais tout le monde a

les yeux ouverts sur la conduite que tient le Confesseur d'un Souverain. Aussi ne peut-il être trop exact dans le Tribunal de la Pénitence, pour qu'on ne voie pas approcher des Sacremens celui qui, par des actions scandaleuses, s'en rendroit indigne, au jugement du Public. Il n'y a pas deux Evangiles, l'un pour les peuples, & l'autre pour les Souverains. Les uns & les autres seront également jugés sur cette regle inaltérable, parce que la loi du Seigneur demeure éternellement.

Les Princes ne sont pas seulement les images de Dieu par leur pouvoir & par leur autorité qu'ils ne tiennent que de lui seul, ils le sont encore, à raison des vertus

qu'ils doivent avoir pour le représenter. Il faut qu'un peuple puisse dire de son Souverain : *Il nous gouverne comme la Divinité même, avec sagesse, avec clémence, avec équité* ; car les Souverains sont comptables de leur conduite envers leurs sujets, non pour leur dévoiler le secret de leur cabinet, mais pour ne rien faire qui puisse les méfédifier.

Prenez garde sur-tout, ou par foiblesse, ou par respect humain, d'altérer la vérité. On ne capitule point avec la loi de Dieu; elle a la même force dans tous les temps, & l'esprit de l'Eglise est toujours le même. Elle loue aujourd'hui le zele du grand Ambroise à l'égard de l'Empereur Théodose, comme elle le loua autrefois ;

52 LETTRES DU PAPE
car elle ne varie ni sur sa mo-
rale ni sur ses dogmes.

Je prie Dieu de tout mon cœur
qu'il vous soutienne, & qu'il vous
éclaire dans une carrière aussi pé-
nible, où vous ne devez pas être
un homme ordinaire, mais un
guide céleste. Alors vous vivrez
en Solitaire au milieu du grand
monde; en Religieux dans un
séjour où il y a ordinairement peu
de religion; en Saint sur un ter-
rein qui dévoreroit les hommes de
Dieu, si le Seigneur n'avoit par-
tout ses élus. Je vous embrasse,
& je suis, &c.

A Rome, ce 26 Avril 1755.



CLÉMENT XIV. 53

LETTRE XC.

Au Prélat CERATI.

MONSIGNOR,

Enfin le Chapitre des Domi-
nicains auquel le Saint Pere a
solemnellement présidé, vient de
finir, & le R. P. Boxadors, aussi
distingué par son mérite que par
sa naissance, a été élu Supérieur
Général. Il gouvernera avec beau-
coup de sagesse & d'honnêteté,
en homme éclairé qui connoît les
hommes, & qui fait qu'ils ne
sont pas faits pour être impérieu-
sément conduits.

Benoît XIV, qui a ouvert la
séance par le discours le plus élo-
quent & le plus flatteur pour

54 LETTRES DU PAPE
l'Ordre de S. Dominique, où il y
eut toujours de grandes lumieres
& de grandes vertus, desiroit pour
Général le R. P. Richini, le Reli-
gieux le plus modeste & le plus
savant; mais malgré sa présence,
& tous ses desirs, il n'a pu réussir.

Le Pape a bien pris la chose; &
comme il s'en alloit tout en riant,
il a dit que sainte Thérèse ayant
demandé à notre Seigneur, pour-
quoi un Carme, qu'il lui avoit
révélé devoir être Général, ne
l'étoit pas, il lui avoit répondu:
*Je le voulois bien; mais les Moines
ne l'ont pas voulu.* Il n'est donc
pas étonnant, a ajouté le Saint
Pere, que la volonté de son
Vicaire n'ait pas eu son effet.

Tout le monde fait qu'on ne
résiste que trop souvent au Saint-

CLÉMENT XIV. 55
Esprit, & que l'homme empê-
che tous les jours l'opération de
Dieu par sa mauvaise volonté.

Le P. Brémond est peu regretté,
quoiqu'il fût très-affable & très-
vertueux. On lui reproche dans
son Ordre, d'avoir eu une con-
descendance aveugle pour un
Frere qui le menoit, & dont je me
défiai toujours, parce qu'il me pa-
roissoit patelin. Il est rare que les
hommes de ce caractere ne soient
pas faux. Le langage doucereux
est rarement celui de la sincérité.

Je plains le pauvre P. Brémond,
sans oser le blâmer. Quel est
l'homme en place qu'on n'ait pas
trompé?

On est assez communément
injuste à l'égard des grands, &
sur-tout lorsqu'on n'est pas grand

56 LETTRES DU PAPE
foi-même. On ne fait pas atten-
tion qu'ils ont des affaires & des
embarras qui les excusent en par-
tie, quand ils ne voient pas tout
par eux-mêmes. Heureux celui qui
n'apperçoit les grandeurs que dans
le lointain, comme une montagne
qu'on ne voudroit pas gravir !

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 29 Juillet 1756.

LET TRE XCI.

A un Milord.

JE ne conçois pas, Milord,
qu'instruit, comme vous l'êtes,
des imperfections de l'humanité,
de la variété des opinions, de la
bizarrerie des goûts, de la force
de la coutume, vous soyez aussi

CLÉMENT XIV. 57

étonné de la forme de notre
Gouvernement. Je ne prétends
pas le justifier, d'autant plus qu'il
ne favorise, ni le commerce, ni
l'agriculture, ni la population,
c'est-à-dire tout ce qui fait préci-
sément l'essence de la félicité
publique; mais pensez-vous qu'il
n'y a pas des inconvéniens dans
les autres pays.

Nous sommes sous un Gouver-
nement apathique, il est vrai, qui
n'excite ni l'émulation, ni l'in-
dustrie; mais je vous vois, vous
Monsieur l'Anglois, sous le joug
d'un Peuple qui vous entraîne
comme il veut, & qui, par son im-
pétuosité qu'on ne peut contenir,
est exactement Souverain; & je
vois les autres Peuples tels que
les Polonois, sous l'anarchie, tels